

Quelques légendes montagnaises

SUMMARY

Legends are a good means of understanding a people's mind and beliefs. The Canadian Indians have many interesting legends and it seemed that some contained in the *Diary* of the Catholic mission of Reindeer Lake deserved to be known. Following are two narrations concerning deluge and one on the origin of mosquitoes.

Une façon de pénétrer dans l'esprit d'un peuple et de saisir ses croyances est de considérer ses légendes. Les Indiens ont de nombreuses légendes qui sont d'un intérêt particulier et il nous a paru que quelques récits contenus dans le *Codex historicus* de la mission catholique du Lac Caribou méritaient d'être connus.

Ces légendes, copiées à la fin du *Codex* qui couvre la période 1891-1902 semblent bien l'avoir été par le père Alphonse Gasté o.m.i., missionnaire au Lac Caribou durant quarante ans (1861-1901). Il ne peut s'agir de son successeur, le père Marius Rossignol qui n'arriva à la mission qu'en 1900, alors qu'on le verra le copiste affirmer explicitement qu'il s'agit de légendes recueillies depuis plusieurs années. La calligraphie semble aussi indiquer qu'il s'agit du père Gasté. Quoi qu'il en soit, les légendes ont un intérêt par elles-mêmes.

Le père indique d'abord au haut de la première page "D'après Jany", sans doute un indien. Puis il continue:

Ces récits se rapportent à une époque antérieure à l'homme. Les animaux seuls entrent en scène. On les fait parler, agir, se concerter tous ensemble tout comme des hommes.

D'autres légendes disent comment, dans la suite, l'homme a su arracher aux animaux tous leurs secrets, les réduire en esclavage. Apparaît ensuite quelque sauveur extraordinaire. Maître des éléments et de toute la nature, rien ne lui résiste, il a un pouvoir surhumain, et c'est lui qui sauve la nation à maintes reprises d'une destruction complète. C'est la fable pure et simple.

Sont-ce là de pures inventions de poètes primitifs? Point de trace de poésie chez ce peuple.

Ou bien sont-ce des traditions nationales dont le fond repose sur q.q. antique croyance et les détails vont toujours changeant de générations en générations. Les érudits devront décider. Certains contes semblent évoquer l'idée de quelque croyance antique, de qq. événement extraordinaire des temps primitifs. La tradition orale les a altérés comme il arrive chez tous les peuples. On y retrouve partout des traces de la vie actuelle des Montagnais — la chasse aux caribous, la pêche, la vie nomade sous la tente en peaux de caribous, la neige, etc.

Un fait curieux est que la plupart de ces contes tendent à expliquer tout — le froid excessif de ces pays du N[ord] à l'exclusion des autres contrées, la g[ran]de neige, l'abondance du caribou, des maringouins, etc., etc.

Q.q. contes entendus lors de mon 1^{er} voyage m'avaient fait presque croire à une période d'ancienne civilisation en ces pays. Mais je ne comprenais pas assez la langue & espérant visiter les lieux indiqués, ce que malheureusement je n'ai pu faire, je n'observerai rien encore à ce sujet.

Venons maintenant à l'une des plus intéressantes traditions (ce conte me paraît en effet être plutôt une tradition). Il s'agit de la tradition orale du déluge.

LE DÉLUGE

C'était¹ au temps antérieur à l'homme. L'eau peu à peu inondait la terre [et] montait, montait toujours. La mort menaçait de tout atteindre. "Sauvons-nous sur les montagnes, criaient les uns, nous mourront certainement ici, & les autres incrédules ne voulaient rien entendre. Cependant l'eau montait toujours. Elle atteignit les plus hautes montagnes. Tout être vivant allait alors périr. Mais voici qu'une île de moyenne grandeur flotte². Des animaux, des oiseaux, & tout ce qui se meut sur la terre (un mâle et une femelle de chaque espèce différente) s'y réfugièrent et là attendirent la fin des eaux.

Le salut leur vint d'un canard appelé "an aulik"³. An aulik plonge donc à la recherche de la terre. Les huards et tous les au-

¹ Le père écrit entre parenthèses "comme je l'ai dit".

² "On ne sait ni d'où, ni comment ni pourquoi elle flottait de ci de là comme pour recueillir les malheureux." (note du père dans le texte).

³ "Ce nom est purement imitatif, exprime bien le cri de cet oiseau et n'a point d'autre signification par ailleurs. Ce fameux canard de miclon (Hareddas glacialis)."

tres plongeurs l'imitent, puis reparaissent bientôt. Ils n'ont rien trouvé. An aulik cependant ne paraît point. On l'attend. Que lui est-il donc arrivé?⁴. Enfin voici notre an aulik. Il est à bout de souffle. Il est presque sur le dos. Les 2 pattes en l'air, car il a plongé bien longtemps, ses pieds sont pleins de terre. Ayant repris haleine, il plonge encore, mais alors son absence est de moins longue durée et cependant ses pieds sont encore pleins de terre. Tous plongent une 3^e fois avec lui et bientôt il semble que l'île flottante repose sur un sol ferme. Tout autour apparaît le continent. An Aulik avait soulevé la terre au dessus des eaux. Le monde animal était sauvé⁵.

LE DÉLUGE

Un jour l'ours et l'écureuil étaient en dispute. D'après l'écureuil les roches devaient aller au fond de l'eau et le bouleau surnager.

L'ours lui, au contraire, sachant que le bouleau servirait d'embarcation à l'homme futur, voulait envoyer tous les bouleaux au fond de l'eau & faire surnager les rochers.

La discussion s'aigrit. Peu à peu l'écureuil trouve nombre de partisans, de quoi l'ours fâché s'écrie:

Eh bien soit. Je suis contrarié sans cesse, alors je vais faire la nuit; il n'y aura plus de jour.

L'écureuil — Imbécile, mais tu seras toi-même le premier at-trapé. Comment feras-tu pour chercher ta vie?

L'ours — J'irai à tâtons et palpant toutes choses avec mes mains je connaîtrai quoi manger.

L'écureuil — Tu te perceras les mains dans les buissons.

L'ours — Je puis flairer du nez.

⁴ "Un (?) ne manquerait pas de dire que les minutes étaient pareilles à ce moment solennel d'où dépendait le salut du genre animal".

⁵ Le père ajoute dans le texte: "Eh bien laissons le fond de côté, l'inondation générale, le déluge en un mot dont il put y avoir trace de souvenir ici, il est certain que cet an aulik nous fait l'effet d'un fameux canard. Et bien voici plus fort encore. Il s'agit d'un autre déluge moins terrible que celui-ci et par suite plus compliqué et plus fabuleux." Il donne ensuite un deuxième conte sur le déluge.

L'écureuil — Tu t'écorcheras le nez.

L'ours — Je me roulerai sur la terre et mon nez sentira.

L'écureuil — Tu te crèveras le ventre sur les bouts de troncs.

Alors tous d'applaudir l'écureuil. L'ours se tait. Immédiatement les roches pleuvent sur le lac et plongent jusqu'au fond.

L'ours au comble de la colère: Voyez ce lac devant vous; quand je serai rendu au bout, vous connaîtrez à qui vous avez affaire. Et il s'en va par les endroits déboisés. L'écureuil se lance du côté du bois fort sautant d'arbre en arbre arrive le premier et chante pouille au malheureux ours. Celui-ci crie et jure comme un démon et continue sa marche. Bien des jours s'écoulèrent.

La chaleur n'existait plus. Un brouillard épais qui se transformait en neige enveloppait toute la terre et la neige augmentait toujours. Tous les animaux, seul l'our manquait, commençaient à geler. Ils allument un grand feu et les voilà tous en rond se réchauffant pieds et mains engourdis par le froid. L'écureuil, lui, couché tout près du feu, était proche de brûler. Déjà il avait le dos roussi. On le pique, mais il est insensible. On le pousse un peu plus loin. Enfin, il se réveille de lui-même, prend la parole et dit:

“J'ai rêvé de l'ours. C'est lui qui a pris la chaleur et la garde. J'ai vu sa demeure, partons.” Et l'écureuil au dos roussi (c'est depuis lors que tous les écureuils ont le dos couleur rousse) quitte la troupe. On alla loin, bien loin du côté de l'ouest, on quitta ce pays-ci pour entrer dans un autre. On arriva enfin à une place magnifiquement aménagée pour un affut d'été à la chasse au caribou en canot. C'est là que c'était réfugié l'ours. On se concerta. “Toi lynx, appelle les caribous et commande leur de venir de suite, et toi, souris si petite qui sais si bien te fourrer partout à l'insu de tous, va au bord du lac, ronge l'aviron là où commence la palette, qu'il casse au moindre effort. Ainsi fut fait. Le lynx d'appeler les caribous, et la souris de ronger l'aviron de l'ours chasseur. Voici bientôt les caribous traversant à la nage. L'ours les a flairés, va à son canot, le met à l'eau, prend l'aviron et rame droit au gibier. L'aviron résiste. “Ah! ah! dis donc vilaine souris, je te casse la tête, tu n'as pas travaillé comme on t'avait dit; l'aviron ne casse pas.” Et la malheureuse a si peur de mourir que ses yeux tout

bleus lui sortaient de la tête. (C'est depuis lors que ses petits yeux lui donnent toujours un air si effaré).

L'ours, cependant, ramait toujours et approchait du caribou. Il rame à tour de bras. Soudain l'aviron casse, le canot verse et voilà mon gaillard qui se baigne à contrecœur. Pendant ce temps, chacun avait voulu voir la demeure de l'ennemi. C'était comme une grosse boule énorme et mystérieuse. On n'avait jamais vu chose pareille. Que peut bien être ceci? Les oursons trahirent le secret. "C'est la chaleur que notre père a ramassée la." Et eux se nourrissaient évidemment de la cendre qui en tombait. Aussitôt on vole la chaleur au malheureux ours qui nage toujours vers la terre. On l'emporte, on se la transmet de l'un à l'autre et on revient en son pays. Les deux derniers qui la transportent furent la loche qui se traîne depuis longtemps et son confrère le brochet. Mais celui-ci, les dents trop pointues, la creva de suite (et c'est pourquoi on le regarde depuis comme le dernier des poissons). L'ours qui, de sa demeure, suivait toutes les péripéties des voleurs s'écria alors: "Désormais, jusqu'à la fin des temps, la chaleur et le froid se succéderont tour à tour." Et voilà comment depuis l'hiver alterne toujours avec l'été et c'est merveilleux que l'ours s'endort tout l'hiver sans remuer, ni manger, ni boire, et quand il veut sortir de son antre la chaleur revient sur la terre avec le printemps.

Le brochet donc avait déchiré la boule de chaleur. Aussitôt l'atmosphère devint embrasé toute la neige amoncelée depuis si longtemps se fondit. De là un déluge. La terre paraissait encore par place pourtant. Mais une telle quantité d'eau était fort gênante. Or voici qu'un immense oiseau le "Tulkkuzhi"⁶. Il but toute cette eau qui couvrait la terre et voici un nouveau péril. Tous mourraient de soif.

Le Tulkkuzhi était là cuvant son eau et ne remuant pas plus qu'un mort. Chacun l'entoure et voudrait bien lui ouvrir le ventre. Mais on n'ose le faire. Si on allait manquer! On le flatte, on le remercie, on le flatte pour détourner son attention. Pendant ce temps on appelle le lynx. "Rien ne résiste à tes griffes pointues, va et ouvre-lui le ventre que nous ne mourrions pas de soif. C'est pour toi comme pour nous."

⁶ "Son nom n'a point de signification en montagnais et on ne sait ce qu'il était, d'où il venait."

Le lynx s'approche, fait patte de velour, écarte les plumes, et caresse toujours. "Oh que les mains de mon petit fils le lynx sont douces," roucoule Tulkkuzhi riant. Il n'avait pas achevé ces mots que l'eau coulait en abondance. Le lynx lui avait percé le ventre. Mais cette fois, l'eau n'inonde pas la terre. Elle forme des rivières, des lacs comme ils sont aujourd'hui. Et depuis il n'y a plus eu de déluge⁷.

LES MARINGOUINS

Il y avait une fois un géant qui s'appelait Ozhin'tezhe⁸. Cet homme était sorti de terre, on ne sait trop comment les hommes le tuèrent. Ils hachèrent son corps en mille petits morceaux qu'ils envoyèrent dans l'eau, car ceci se passait au bord du lac. Les poissons avides se saisissaient de ses chairs. La peau du ventre fut jetée la dernière et ce fut la loche qui s'en empara. Le crâne cependant était resté sur le rivage, et voilà que d'eux-mêmes ses ossements se remuent. Le crâne roule, roule toujours. Les hommes impatientés le jettent finalement à l'eau, mais il revient à terre. On le jette encore à l'eau, et il revient encore. Alors quelqu'un se met en tête de l'écraser. Aussitôt il en sort des milliers de maringouins. Le ciel en est couvert et le jour obscurci. Ils se répandent dans tout le pays et tourmentent depuis tous les Montagnais. Or celui qui avait broyé le crâne a succombé aux morsures des maringouins. Il ne put jamais les éloigner de sa personne ni par la boucane, ni par aucun autre moyen, et ce fut ainsi qu'il mourut.

Et depuis lors, il y a des maringouins dans les pays du Nord et les peuples des autres contrées n'en sont point tourmentés.

⁷ "Et moi je pense que c'est heureux, car si la 2^{ème} histoire ne parle pas de canard, elle me paraît à elle même un fameux canard Montagnais, comparable tout au moins au fameux "An Kaulik de la 1^{ère}."

Dans une lettre à à sa mère, le 4 janvier 1851, le père Alexandre Taché, o.m.i., missionnaire à l'Île-à-la-Crosse, parle en quelques mots des croyances des Montagnais: "Dans l'histoire de leur déluge, ils remplacent l'arche par une petite île flottante, sur laquelle quatre personnes, des animaux et des oiseaux trouvèrent leur salut et échappèrent à la ruine générale. Une pareille tradition, trouvée chez un peuple infidèle au dix-neuvième siècle, étonnerait, je suppose, l'ignorante incrédulité des philosophes du dix-huitième" (*Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec*, 10 (mars 1953), p. 10).

⁸ "Nom dont on ne connaît pas la signification."